

Pascal referme doucement le battant

et pousse du pied la pierre destinée à le coincer, à cause du vent.

Dire qu'il y a du vent dans la plaine de Figari, ce n'est pas tout à fait la vérité, parce que le vent *est* la plaine de Figari. Il est son élément, ses contours, ses reliefs, ses couleurs. Il est sa force et sa douceur. Dans la plaine de Figari, le vent parle, caresse, gémit, rigole, bouscule, frappe. Il se permet tout, il est le maître des lieux. Alors, Pascal coince la porte.

Contrairement à lui, le vent, ce matin-là, dort encore. Avec un peu de chance il ne s'éveillera que plus tard, bâillera jusqu'à midi, partira en balade vers Porto-Vecchio jusqu'au soir. Et laissera un peu tranquille, pour une fois, la *Sainte-Thérèse*.

Pascal est corailleur, il plonge au large des Moines, atoll microscopique que l'on aperçoit depuis les brisants de Rocca-Pina. La *Sainte-Thérèse* est amarrée dans le minuscule port de Pianottoli, petit bijou qui miroite dans un lagon violet. Debout sur son rocher, depuis des siècles, veille sur lui la tour génoise de Saint-Jean.

Au premier, dans la chambre, Rose a ouvert les yeux. Elle n'entend jamais son mari se lever. C'est son absence qui la réveille. Rose n'est pas inquiète. Les femmes de corailleurs ne le sont jamais. Elles apprennent à déliter en elles, peu à peu, cette angoisse de granit. Elles l'effritent, l'oublient. Il le faut. Parfois, pendant les mois d'hiver où leurs hommes ne sortent pas en mer, l'angoisse resurgit comme une peur intense, compacte, rétrospective. Alors, elles ne luttent pas, elles la laissent venir, monter, s'insinuer. Comme un ennemi que l'on amadoue pour mieux le détruire par la suite.

Rose n'est pas inquiète. La confiance est son refuge. Pascal plonge depuis quinze ans, et sa règle d'or est la prudence. Ça la fait bien rire, ça l'énerve même beaucoup pour tout dire, quand les gens s'extasient sur le métier de son mari, avec cette admiration un peu surfaite que l'on manifeste aux grands reporters, aux aventuriers, à ceux qui font un métier de risque et de passion. « *Pêcheur de corail ! Mais comme c'est intéressant !* »

L'image du corailleur baroudeur des mers, tête brûlée des bars à matelots qui ramasse des paquets de fric et répand ses exploits comme un pilleur de tombes aztèques est totalement, indéniablement fausse. Rose ne le sait que trop bien. Levé avant l'aube, Pascal bosse dur, fait ses deux plongées par jour, laminantes, éreintantes. « Chut, Papa dort... ». C'était le leitmotiv du soir, quand les enfants étaient tout petits. Les gestes feutrés, les pieds sur la pointe, les mots chuchotés, presque mimés, les portes qu'on ouvre avec une prudence de Sioux, et même la chasse d'eau que l'on utilise qu'en cas extrême, parce qu'elle explose en cataracte fracassante. Pas de sortie, pas de bringue, pas de clope, un verre de temps en temps, quand il fait mauvais et que le bateau ne sortira pas le lendemain. Quant au pognon, ça aussi, ça fait partie de la légende. Pensent-ils seulement, tous ces gens qui s'imaginent que les corailleurs s'en mettent plein les poches, à ce que coûte un bateau, son entretien, les charges, l'assurance, les dépenses, les frais de matériel et l'équipement de plongée, le carburant ? Il y a cinq ans, toute leur saison de corail a été volée dans l'entrepôt. Huit mois de labeur exténuant volatilisés en une poignée de minutes. Toute une année de salaire jetée dans le cloaque à merde de braqueurs minables, de branleurs suffisamment informés et organisés pour que l'enquête de gendarmerie n'aboutisse jamais. Pascal ne s'en est pas remis. La voilà, la joyeuse vie d'aventurier des grands fonds.

Il y a peu de corailleurs. Le corail, c'est dur et c'est fragile, comme la fleur des rochers qui pare la mer du rouge intense et profond de son silence. Pour faire ce métier, il ne faut pas aimer le risque, il faut aimer la rigueur. Et il faut aimer la mer. Que l'on respecte, que l'on caresse, que l'on pénètre comme une femme aimée dont on cueille précieusement le secret. Rose a confiance.

Dans sa vieille Renault break, Pascal file dans la trace blanche et paisible des petites brumes de l'aube. Sur Pianottoli, au fond de la plaine, le jour qui va naître étire doucement un voile opalescent. Nous sommes le 18 août, il va faire beau.

Sur le pont de la *Sainte-Thérèse*, assis près des bouteilles d'oxygène, Nano siffle en triant, encore et toujours, les petites

chutes de corail détachées des branches, déjà passées au crible et jetées la veille dans un seau. Rien ne se perd de l'or rouge si difficilement extrait du cœur de la Méditerranée. Les branches, elles, ont été examinées, évaluées, calibrées. Il en est ainsi immédiatement après chaque plongée. Nano les a délicatement placées dans des emballages en carton épais, comme des gorgones de verre couleur de sang. Tout a été ensuite remis au sec, en attendant la vente.

Nano entend, de loin, le moteur de la Renault racler sur le chemin, étroit et sinueux, qui descend vers le petit port. Nano est l'associé de Pascal, corailleur et excellent marin comme lui. C'est aussi son frère. La mer les a engendrés. Elle est leur mère nourricière, leur dignité, leur passion. Nano est grand, large, puissant, taillé d'un seul bloc, il a une voix de basson, un cœur énorme et un rire d'enfant.

Les pas de Pascal résonnent sur le petit môle de bois. En dessous, la surface de l'eau renvoie leur écho prisonnier. Nano s'est levé. « O' Pascal, ça va ! ? » C'est le salut habituel. Sa haute silhouette se détache dans la clarté d'albâtre qui naît sur la mer. Pascal saute dans le bateau. Les deux hommes ne s'embrassent pas, ils se saluent en s'empoignant le bras.

« Ça va, Nano !

— Tu as écouté la météo ?

— Ouais. Pas de vent d'est, *anc'assai* ! Peut-être un peu de houle vers cinq heures. Si le rocher est bon, aujourd'hui, on devrait remonter au moins cinq ou six kilos. Et du beau, j'espère.

— Il est à 115 ?

— Ouais, presque. Le mélange est prêt dans les bouteilles ?

— C'est bon, Pascal, j'ai vérifié. »

Hassan a sorti la tête du carré. C'est leur marin. Sa présence à bord est indispensable. C'est lui qui surveille leur plongée et maintient la position du bateau pendant qu'ils sont au fond. Il est là aussi pour récupérer, dès qu'il émerge de l'eau dans une petite gerbe d'écume, le panier rempli de corail, remonté par un ballon à la surface. Et surtout, au moment où les plongeurs commencent leurs longs paliers de décompression, Hassan doit leur envoyer les tuyaux nécessaires à l'apport d'oxygène et d'eau chaude. Sans leur marin, les corailleurs n'existent pas. Hassan a vingt ans, il est marocain, ses dents blanches brillent dans l'ombre encore présente de la cabine.

Doucement, la *Sainte-Thérèse* glisse hors de la petite anse endormie comme on sort lentement du sommeil. L'eau et le ciel ne sont pas tout à fait séparés, l'aurore couvre encore ses deux amants d'un drap lisse aux reflets d'un gris léger.

Nano, assis près du poste de pilotage, siffle *Con tè partiro*, ses pieds nus calés contre la vitre trouble et blanchie d'embruns salés. Pascal, debout à la barre, jette un regard sur sa carte marine aux pliures écornées, où les repères de la route ont été tracés la veille. Dans l'espace exigu de la cabine, la radio grésille, crachote, le moteur du bateau bourdonne comme un gros insecte. La *Sainte-Thérèse* passe la pointe de Canegione, la mer, doucement, se veut plus ample et l'eau réveillée vient se frotter contre la proue. Pascal aime ces bruits. Ce sont ses compagnons secrets du matin. Au sud, les toutes premières lueurs du soleil rosissent le sémaphore de Bonifacio.

Ses yeux, d'un bleu intense et lointain, semblent toujours trempés dans l'horizon, quel que soit le moment de la journée. Pascal, mentalement, se prépare, comme chaque jour. Il cadennasse son appréhension, l'empêche de se répandre, pense à chacun de ses gestes, calculé, chronométré. Il sait, depuis quinze ans qu'il plonge, qu'il ne court aucun risque si tout est vérifié, préparé, respecté. Mais l'angoisse est là, diffuse dans son corps, installée et tenace, comme un cafard tapi.

Le bateau avance doucement dans le matin. En se dissipant, l'aube tiède a réchauffé les vapeurs marines qui s'élèvent et se distillent en souffle salé, musqué, entêtant. La mer offre aux hommes son odeur. Il est presque sept heures et quart, et la bouée qu'ils ont jetée la veille pour repérer l'emplacement du rocher ne devrait pas être bien loin. Pour l'instant, elle n'est pas encore en vue. C'est bon, et ce n'est pas bon. C'est bon parce que ça laisse encore du répit au plongeur. Ce n'est pas bon, parce que la distance retarde le moment où son angoisse disparaît, c'est-à-dire, quand il pénètre dans l'eau.

Nano est retourné sur le pont. Sa voix puissante passe allègrement par-dessus le vacarme du moteur. « Salut la compagnie ! ». Il rit, agite ses bras de colosse, se penche au-dessus de l'eau. Une famille de dauphins est venue saluer la *Sainte-Thérèse*. Leurs corps, lisses et ronds comme de gros galets, perlent à la surface de l'eau, glissent, se fauillent entre les transparences, disparaissent, s'entrecroisent, bondissent. Les dauphins adorent accompagner les pêcheurs, qui le leur rendent bien. Pascal entend le rire sonore de Nano, il regarde à bâbord. Les dauphins, sans le moindre effort, filent aussi vite que son bateau poussé à fond. Il les envie. Il aimerait

faire comme eux. Sans combinaison, sans palmes ni bouteilles, sans masque et sans embout. Tout seul avec la mer. Le *Grand bleu*, de Besson, il l'a vu. Tous les plongeurs l'ont vu. Il a aimé certains passages, un peu moins certains autres. « L'histoire d'amour est complètement out ! Ça n'a rien à voir là-dedans », c'est ce qu'il avait déclaré. Sans doute parce que lui ne plonge pas pour son plaisir. Le corail, pour Pascal, c'est presque comme le charbon pour un mineur. C'est l'astreinte, la peur, la concentration, la fatigue.

Le sondeur a indiqué 116 mètres, le rocher est gros et vierge. Nano est sûr qu'il est couvert de branches grosses comme des souches de châtaignier, rouges comme le cœur d'un bœuf. Les acheteurs vont se l'arracher. Hier soir, il était excité comme un chiot. Il va falloir en remonter un maximum. Mais cinq minutes à cette profondeur, les quatre plongées réunies des deux hommes ne suffiront peut-être pas. On retournera demain et même après demain. Au loin, dans la lumière qui brille désormais sur la mer en myriades d'étincelles, la petite bouée jaune qui indique l'emplacement du rocher a surgi.

La *Sainte-Thérèse* a ralenti, elle est presque à l'arrêt, Hassan à jeté l'ancre qui descend, dans un bruit pressé de petite grêle métallique. Le bateau se met à flotter autour de la bouée comme une grosse mouette blanche au repos. Le vent ne se lèvera pas avant midi. Au soleil, il fait déjà presque chaud sur le pont. La mer est immensément calme, presque plate, et l'on pourra stopper complètement le moteur sans que la coque ne soit balancée par un roulis à vous faire dégoûter tripes et boyaux par-dessus bord.

Ce matin, c'est Pascal qui plonge le premier. Sur le pont, Les trois hommes exécutent sans échanger une parole les gestes précis, automatiques, de la mise en condition. Pascal a ôté son jean et son tee-shirt, Hassan l'aide à entrer dans la première combinaison, puis, la deuxième, dont la peau noire est plus épaisse et plus dure. Nano lui harnache les bouteilles, Pascal ajuste son masque. « Allez, j'y vais. À tout à l'heure. » Il a gobé son embout comme un œuf en caoutchouc. L'équipement, lourd comme une camisole de plomb, encombrant comme une armure, lui donne la démarche d'une grosse otarie malhabile. Il est comme l'albatros de Baudelaire, majestueux seigneur des airs, qui devient comique et pataud quand on l'arrache à son élément. Et l'élément de Pascal, c'est la mer. Pourtant, à cet instant, il n'éprouve rien pour elle. Elle va l'avaler comme un monstre aveugle, l'envelopper de sa peau froide, l'envahir, se refermer autour de lui. À cet instant, son angoisse contenue est au plus fort. Il la canalise en concentration extrême. Ses palmes enjambent la rambarde blanche, en une seconde, il a troué la

surface de l'eau, sans aucun bruit. Juste un léger bouillon d'écume. Nano fixe l'auréole verte ourlée de blanc qui s'est formée sur le fond cobalt. Quand c'est Pascal qui plonge, Nano n'aime pas ce moment. Le plongeur n'existe plus à la surface, la mer l'absorbe, le dissout.

En moins d'une minute, Pascal est au fond. Le fameux « grand bleu » a presque totalement disparu. La lumière s'est effacée, presque dissoute elle aussi, cédant à la profondeur son règne opaque. Par chance, le rocher n'est pas loin, vingt mètres tout ou plus. Pascal plonge à l'hélium, un gaz qui lui permet de rester plus longtemps au fond, mais qui ne procure pas la narcose agréable des plongées à l'air comprimé. Quand il plonge à l'air, le corailleur a l'impression d'évoluer dans un aquarium où dansent les couleurs, où ondoie le vol irisé des raies géantes, le corail ouvre pour lui son rouge le plus ardent, la peur s'est échappée avec les bulles. À l'hélium, la réalité de l'eau est noire, les algues aveugles s'accrochent comme des tentacules, le corail n'est plus qu'une concrétion violette, et seule l'expérience empêche Pascal de paniquer.

Concentré comme un nageur de combat, il nage de ses muscles durs vers sa cible. Il faut faire vite. « Putain de métier, j'en ai plein le cul ! Je finis la saison et j'arrête. » Parfois, Pascal a envie de tout plaquer.

Il lui reste quatre minutes pour trouver le corail, le cueillir à la main ou délicatement au couteau, sans arracher les racines, et caler les branches dans le panier. Quatre minutes. Il braque sa lampe, le faisceau éclaire des arborescences magnifiques, épanouies en gros bouquets entrelacés, leurs troncs sont énormes. Nano avait raison, Pascal rit intérieurement en pensant à sa joie quand il verra le panier.

Et puis, tout se passe très vite. Le ballon, brusquement, se détache tout seul, le clapet qui le relie à la bouteille pour le gonfler a fonctionné automatiquement. C'est un équipement neuf, plus sophistiqué que les précédents, Pascal ne l'a pas encore vraiment bien rôdé. En une seconde le ballon bondit vers la surface, véritable petite fusée marine, entraînant à sa suite la corde qui le relie au panier. Pendant la nage, la corde s'est enroulée à la jambe droite de Pascal comme une anguille silencieuse. Pascal se sent brutalement aspiré vers la surface, retourné la tête en bas par la corde qui tire son pied vers le haut, comme un sac de noix qu'on renverse. Le choc lui arrache son embout, dans un orage de bulles vertes. Instinctivement, Pascal, qui respire par la bouche en plongée, bloque sa gorge. Dans un réflexe, il tente d'attraper le couteau fixé à son mollet, mais l'ascension est trop rapide, il ne parvient pas à se redresser. Il sait, comme tous les corailleurs, que s'il remonte comme un bouchon

depuis 116 mètres sans paliers de décompression, son corps implorera littéralement sous la formation des bulles d'azote dans le sang. Il sait aussi qu'après, il n'y a plus rien... C'est trop bête. Pascal se débat, la mer ne va pas l'avoir comme ça, on va calmer les choses, reprendre le dessus. « Matériel de merde ! gueule-t-il dans sa tête. » Mais son matériel, maintenant, c'est son cœur et ses poumons. « Excellents ! Vraiment excellents » avait déclaré le toubib lors de la dernière visite médicale, au mois d'avril, à Ajaccio. Il y compte bien. Mais le manque d'oxygène commence à lui donner des coups de piolet dans la poitrine. Pascal les sent à peine. C'est aux bulles d'azote qu'il pense. D'ailleurs, bientôt, il ne sent plus grand chose. Autour de lui, bizarrement, tout est devenu tranquille, la lumière a reconquis le bleu infiniment bleu qui l'entoure, et qui berce doucement son corps en apesanteur.

Debout sur le pont, Hassan voit brusquement le ballon sortir des flots comme une bulle de chewing-gum. Il n'a pas besoin de regarder le chronomètre de sa montre pour se rendre compte qu'il est trop tôt. Le ballon est remonté trop tôt. Flottant comme les restes d'une minuscule épave, le panier tourne doucement sur lui-même. Vide. La mer s'étire paisiblement, il lui est facile de n'y distinguer aucune tache de ce vert laiteux qui indique, en principe, la remontée de l'oxygène à intervalles réguliers. Pascal ne respire plus. En un éclair, Hassan s'est jeté à l'eau. Son cri a alerté Nano, qui catapulte son grand corps vers la proue. Hassan nage de toutes ses forces vers le ballon, dix mètres, cinq mètres, deux mètres. Il entend Nano hurler derrière lui. Il plonge. L'eau lui envoie la vision trouble du corps de Pascal, à 10 mètres, immobile comme un pantin disloqué.

« Il est là ! vite, vite, il faut le remonter ! » Hassan s'arrache la voix, son écho limpide a glissé sur l'eau calme et est venu éclater dans le ventre de Nano. Sans réfléchir une seule seconde à l'abandon du bateau, Nano plonge. Son corps pourtant lourd se meut dans l'eau avec la puissance et la rapidité d'un squal. En moins d'une vingtaine de secondes il a rejoint Pascal, qu'il empoigne et remonte à la surface. Il ne pense à rien d'autre qu'à la distance qui les sépare de la *Sainte-Thérèse*, brillante, toute blanche, dans le soleil. Les deux hommes hissent à bord le corps inerte de Pascal. Il pèse une tonne. Les noyés ont le corps rempli d'eau.

Rose... À cet instant, Nano pense à Rose.

« Pascal, Pascal, réponds, putain ! » Nano gifle, secoue, crie. On ne peut pas ôter la double combinaison pour un massage cardiaque, le corps est trop tendu, gonflé comme une énorme

baudruche. Le visage de Pascal est figé dans la lividité violette des cyanosés, ses lèvres et le contour de ses yeux sont d'un gris de cendre. Nano ne réussit pas à trouver son poulx. Pascal, son frère de mer, son complice, son ami de toujours. Cinq ans qu'ils plongent ensemble, se battent ensemble, partagent la même galère, ressentent les mêmes choses au même moment, s'écoutent du regard, se comprennent sans se parler. Alors, Nano ne veut rien savoir, Nano ne veut rien voir. Avec Hassan, ils portent le corps jusqu'au caisson de décompression installé dans la cabine. Nano voit le pantalon et le tee-shirt de Pascal, roulés contre la petite bouée d'Yvon, le plus jeune de ses trois fils qui vient parfois sur le bateau, avec Rose. Nano sent son estomac qui se tord.

Le caisson ressemble à un minuscule sous-marin pour un plongeur, percé d'un gros hublot, peuplé de manettes et de petits cadrans. Avec effort, il y allonge le corps difforme de Pascal sur le côté. Puis, Nano, qui prend tant de place dans la vie, parvient à caler ses 90 kilos contre les parois voûtées du caisson.

« Sainte-Thérèse, Sainte-Thérèse, appel à toutes les embarcations, appel à tous les bateaux... Accident de plongée, on a eu un accident de plongée, on a eu un accident de plongée »... Dans la cabine, Hassan répète son appel de détresse et donne sa position. *Le Marsouin*, petit langoustier qui récupérerait ses madragues au large des Moines, a répondu le premier. À bord de la *Marie-Paule*, un peu plus au sud, François et Jean-Michel Pietri, patrons-pêcheurs qui rentreraient sur Bonifacio virent immédiatement et mettent cap au nord. En même temps, Antoine Raffali, sur *L'Espérance IV*, remonte ses filets à la hâte et fait demi-tour vers la *Sainte-Thérèse*. Dans la cabine, les voix se précipitent, crépitent, s'entrechoquent dans l'écho déformé du haut-parleur. Tous les bateaux qui ont entendu la voix cassée de Hassan ont dévié et font route vers lui. Ils sont nombreux. Tous connaissent la *Sainte-Thérèse*, tous connaissent Pascal et Nano.

Dans le caisson, Nano a mis en route le système de décompression à 40 mètres. Il a découpé au cutter la combinaison de Pascal au niveau de l'avant bras et lui a fait une piqûre, celle qu'on injecte d'urgence aux plongeurs qui n'ont pas décompressé, pour retarder la formation des bulles d'azote dans le sang. Mais la plupart du temps, ce geste ne sert plus à rien... Combien de temps s'est écoulé depuis que Hassan a plongé. Trois minutes, peut-être. Pascal ne revient pas, Nano ne parvient pas à savoir s'il respire, s'il absorbe un minimum d'oxygène. Alors, il parle, il ne cesse pas de lui parler.

« Pascal, réponds, Pascal, fais pas le con, réponds... »

« Reviens, pense à Rose, pense aux enfants, pense à moi, reviens, nom de Dieu, reviens ! » Mais Pascal ne revient pas.

Nano comprend. Et, brusquement, se met à pleurer. C'est un sanglot d'homme. Qui vient de loin, qui sort comme on arrache une partie de soi.

Pascal ne peut pas voir, ni parler, ni bouger, mais du fond de son inconscience, il entend Nano l'appeler, il entend Nano pleurer. Il pense alors « Je savais pas qu'il m'aimait autant, ce couillon... » Pascal croit qu'il est encore au fond, alors il essaie de remonter. Plus il remonte, plus son corps le déchire, le brûle de l'intérieur, il a mal jusqu'au plus profond de ses entrailles. C'était mieux quand il était noyé, finalement. Il ne s'est aperçu de rien, ne sentait rien. Perdu dans les limbes liquides, comme un fœtus endormi dans la nuit utérine. Et soudain, il a conscience de la mort, qui lui a tourné autour, qui l'a effleuré comme une raie cendrée. Et soudain, il a peur. Rose, il veut Rose. Son visage. Ses yeux bruns aux éclats de pépite orange quand un rayon de soleil les traverse. Il veut son odeur, sa voix. Il sent la syncope qui revient, qui l'aspire. C'est fini.

Le spasme le soulève brusquement comme un ressort, la nausée l'envahit, le submerge, Pascal se met à vomir, en continu, des gerbes d'eau salée qui inondent le petit caisson. Nano crie, essaie de l'attraper pour l'aider « Vas-y Pascal, vas-y, dégueule, dégueule, tu es vivant, nom de Dieu ! Ô Pascal, tu es vivant ! ». Pascal vomit, se dégonfle, se vide par tous les orifices comme une robinetterie ouverte, et Nano pleure, ne parvient pas à s'arrêter. C'est la grande fête de l'eau !

Vingt litres d'eau. Pascal a expulsé vingt litres d'eau, c'est à peine croyable, mais c'est pourtant vrai.

La *Sainte-Thérèse* a regagné doucement le petit port de Pianottoli, escortée jusqu'à l'entrée par les embarcations amies.

Rose leur a parlé à travers le hublot. Elle n'a pas craqué, même quand on est venu la prévenir. Elle craquera plus tard, loin, avec Pascal, dans ses bras.

Six heures, pendant six longues heures, Pascal est resté enfermé dans le caisson, dans l'état et l'odeur qu'on imagine, avec Nano qui respirait les miasmes en riant.

« Il y en avait, tu sais, et du beau. Tu avais raison, Nano, j'ai jamais vu des troncs pareils, c'est vraiment trop con ! Demain, tu retournes !

— Oui, c'est ça. Je suis en état, tiens !

— Déconne pas, retourne. On n'a plus la bouée mais on a les repères et le tracé.

— Laisse tomber. Ce rocher, je veux plus jamais en entendre parler. On en fera d'autres... Pense à te remettre. Je t'ai vraiment cru mort, tu sais.

— Je sais. Je pouvais pas te répondre, mais je t'entendais... »

Deux ans plus tard, au large de Porto, Nano, qui plongeait sans Pascal, est mort d'un accident de plongée. Il a fallu cinq bonnes minutes pour extraire de la mer son corps de géant. Dans le caisson qui le ramenait à terre, Pascal n'était pas là, Nano était seul et prenait toute la place...

Pascal a arrêté définitivement le corail. Pascal n'a qu'une seule pensée, depuis. « Je ne savais pas à quel point je l'aimais, ce couillon ».